

Jacques Coursil Colloque International Fanon Aujourd'hui UNESCO 2007  
UAG/Cornell U

## **Peau Noire, Masques Blancs et Vice Versa**

### **Race et Racisme chez Frantz Fanon**

#### **Citations préalables**

*Ma peau noire n'est pas dépositaire de valeurs spécifiques.*

*Ce n'est pas le monde noir qui dicte ma conduite- Je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée.*

*Vais-je demander à l'homme blanc du XXème siècle d'être responsable des nègres du XVIIème ?*

*N'ai-je donc pas sur cette terre d'autre chose à faire qu'à venger les Noirs du XVIIème siècle.*

*Je ne me fais l'homme d'aucun passé.*

*Qu'on le veuille ou non, le passé ne peut en aucune façon me guider dans l'actualité.*

*En aucune façon je ne dois me proposer de préparer le monde qui me suivra. J'appartiens irréductiblement à mon époque.*

*Seront désaliénés Nègres et Blancs qui auront refusé de se laisser enfermer dans la tour substantialisée du passé.*

« Une seule ligne suffirait (...) et le problème noir se dépouille de son sérieux ». Le problème noir n'est pas un problème sérieux ; si tel était le cas, ce ne serait pas un problème ; une seule ligne suffirait. Le problème noir est un sérieux problème précisément de ne pas être un « problème sérieux ». La question, explique Fanon, est faussée et fermée par un jeu de masques décliné sous la forme d'un chiasme : masque Blanc pour le Noir (BN) et masque Noir pour le Blanc (NB), mais aussi masque Blanc pour un Blanc (BB) et Noir pour un Noir (NN). « Pour nous, écrit Fanon, celui qui adore les

*nègres est aussi "malade" que celui qui les exècre. Inversement, le Noir qui veut blanchir sa race est aussi malheureux que celui qui prêche la haine du Blanc.* » Dans ce « double narcissisme » le discours du racisme devient pluriel et ainsi, « une seule ligne » n'y suffit plus.

L'analyse que Fanon conduit mène à des conclusions biaisées, mais évidentes. Ainsi pour lui, La négritude est, par définition, une histoire de noirs et de Blancs, histoire à la fois antisymétrique, mais nécessairement commune dont les Blancs aussi doivent connaître et prendre leur part. Fanon se place ainsi à l'opposé de l'essentialisme raciologique de Senghor et très proche de l'historialité de la condition nègre de Césaire. En d'autres termes, la race, c'est l'histoire de l'Autre. « *Dans la perspective adoptée ici, écrit-il, il n'y a pas de problème noir* ».

Pourquoi Fanon et quelques autres de sa génération doivent-ils prendre ses distances vis-à-vis du mouvement de la Négritude ? La négritude, le racisme anti-raciste, lui paraît suspecte ; bien pire, il la considère comme dangereuse en ce qu'elle crée un espace essentialiste, une cage psychique dont on ne peut pas sortir. Tout en reconnaissant ses mérites, Fanon travaille à la destruction des séquelles qu'elle a laissées derrière elle. Comme toutes les formes de névroses, on ne sort pas de cette clôture psychique pas plus qu'on ne sort d'un borbier en tirant sur sa perruque. Comment se défaire de cet anti raciste qui est racisme tout court. Toutefois Fanon ne manque pas de dire que les premiers responsables en sont les Européens.

Fanon sait que la négritude a réalisé le démantèlement d'un appareil de dénis inhérents à la condition coloniale– déni d'histoire, de rationalité, de langue, d'humanité, déni de morale, de beauté, de culture, etc. Le nègre est un homme sans qualités et c'est pourquoi il est traité en sous-homme. «Le concept de Négritude, écrit Frantz Fanon (1961), était l'antithèse affective sinon logique de cette insulte que l'homme blanc faisait à l'humanité».<sup>1</sup>

C'est parce qu'il y a déni d'essence humaine qu'il y aura partout déni dans les pratiques sociales. Mais aujourd'hui dans le monde, les dénis sociaux – que les noirs ne sont pas les seuls à subir – ne sont plus essentiellement fondés sur la sous-humanité d'une engeance. Ce genre de racisme mythique existe encore, mais repose sur une branche morte. Ceci est le résultat du travail des poètes de la négritude. Mais cette négritude n'a pas pu éviter la clôture du narcissisme racial qui lui est inhérent et « dont il faudra bien sortir ».

Senghor et Césaire sont des grammairiens qui savent comme leurs contemporains qu'on n'écrit pas de la poésie avec des idées mais avec des mots. Le néologisme négritude est passé au forceps dans la langue – dans les années trente et quarante, il écorche encore les oreilles du bon sens français. Il choque la belle morpho-syntaxe de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm ; il vient tout droit de la grammaire de Caliban. Essayons nous-mêmes aujourd'hui: on dit sol-itude, serv-itude, hab-itude – bien -/ mais, peut-on dire veillar-itude, enfant-itude, femm-itude, human-itude, animal-itude.

---

<sup>1</sup> (F. Fanon *Damnés de la Terre* Gallimard 1961 p 258).

Jean-Paul Sartre n'aimait pas ce mot de Négritude qu'il trouvait laid. Il écrit « Le terme assez laid de « négritude » est un des seuls apports noirs à notre dictionnaire pXVIII ». Pour lui, c'est une torsion douloureuse de la langue française, une glossalgie. Je crois qu'il trouvait ce néologisme impropre à la conceptualisation. Pour forger des concepts nominalisants, on utilise le suffixe (-ité) comme dans african-ité (Senghor), judé-ité (Memmi), créol-ité.

Mais il y a une différence claire et tranchée entre la négritude de Senghor et celle de Césaire. Pour Senghor, la négritude porte sur le radical « nègr » et désigne une essence, c'est-à-dire une race. Pour Césaire, elle porte sur le suffixe -itude qui contient du temps, une durée que Césaire appelle « la condition nègre », forme historique de la condition humaine. Sartre qui a bien vu cette différence note dans sa préface : *Etrange et décisif virage, la race est transmuée en historicité*. Ainsi, il s'agit dès lors dans le mouvement de la négritude lui-même de savoir si on porte son phénotype comme une essence ou bien comme le signe d'une histoire.

L'interprétation senghorienne de la Négritude comme essence de la « race noire » est très répandue et appartient, consciemment ou inconsciemment, aux certitudes ordinaires. Le poète Senghor chante l'essence noire de l'être nègre, l'essence noire de sa culture, l'essence noire de son lieu d'origine, l'Afrique noire. « Nègre » (ou noir) se donne, chez Senghor, inscrit dans les gènes de l'être, en même temps que dans la terre continentale d'Afrique. De cette essence originelle émane, selon lui, « la culture nègre ». L'Afrique

«noire» matricielle devient la racine de l'être, le point et lieu d'origine du temps. Il écrit : « La Négritude est ensemble des valeurs de la civilisation noire... elle sous-tend toute la civilisation africaine. ... C'est dire que je crois, d'abord et par-dessus tout, à la culture négro-africaine, c'est-à-dire à la Négritude, à son expression en poésie et dans les arts et, partant, de la biologie, comme de la préhistoire (L.S. Senghor, Ce que je crois p17-25). Senghor transite par la préhistoire de l'Afrique et par la biologie pour éviter à tout prix l'historicité du racisme colonial, pour éviter les coupures historiques et symboliques qui spécifient, pour tous les conquérants esclavagistes, la définition de l'autre comme Autre. « Il y a que pour l'Afrique, écrit-il, la préhistoire est plus importante peut-être que l'histoire » (idem 29).

Pour Fanon, Depestre – puis la génération suivante, Soyinka, Glissant Ouolumguem, Condé La négritude fondée sur le radical – nègr – même à une impasse, et plus encore à un trouble psychique : Glissant qui suit Fanon de très près, écrit : « Serait-il dérisoire ou odieux de dire que notre histoire est celle d'une névrose cinq fois centenaire ». Il est vrai qu'en 1952, on apprendait dans les écoles qu'il y avait quatre races : les blancs, les noirs, les jaunes et les rouges lesquelles correspondent à la répartition coloniale de la population mondiale. Toutefois, le philosophe Herder au XVIII<sup>e</sup> siècle écrivait : « Il n'y a ni quatre ni cinq races humaines ; les populations forment une nappe continue dont les ombres s'étendent sur tous les temps et tous les continents. » Mais depuis que, par la négritude, les noirs se sont déclarés être noirs, les blancs ne veulent plus être blancs. Il ne reste plus qu'une seule race sur terre, la noire –

absurde conclusion puisque race veut avant tout dire division et répartition sociale.

Pour Césaire, le suffixe - itude implique l'impossibilité d'une essence nègre, d'une race noire, puisqu'il désigne la condition nègre, c'est-à-dire une histoire. « On me faisait (écrit Césaire à propos du Cahier d'un retour au pays natal) des critiques grammaticales, mais on ne voulait pas voir le fond, c'est-à-dire la condition du Nègre ». *J'habite une blessure sacrée*  
*J'habite des ancêtres imaginaires*

En d'autres termes, est nègre non pas celui qui simplement est noir, mais celui qui porte dans la mémoire de son corps les marques de cette condition historique. On se rappelle Rimbaud, : « Je suis une bête, un nègre, mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres. »

Un essentialiste comme Senghor concevra l'individu comme appartenant à une race, à un peuple. A l'inverse dans la poétique de Césaire, le sujet individuel porte en lui et sur lui toute l'historicité de la condition nègre. Le « nègre » n'appartient pas à une race (classe conceptuelle), mais porte sur son phénotype et dans sa mémoire déstructurée un récit diffus. Pour Césaire, Il s'agit de faire entrer la condition nègre dans la catégorie historique du pensable. Ainsi, si le Nègre de Senghor appartient à la «race noire», celui de Césaire pour sa part, appartient à la « race tombée». Cette race tombée en servitude est prise au sens des

«Travaux et les Jours» du poète grec Hésiode. Hésiode divise le monde en « races » : la race des dieux, celle des rois, celle des guerriers, des clercs, des marchands, pour finir par celle des travailleurs serviles.

Sartre note : « L'homme blanc, blanc parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu, éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres ». Autrement dit, le concept de race pure est une pure invention de la mythologie blanche (selon le mot de Derrida). – Ainsi, par exemple, l'expression « Un pur noir des grands lacs » – est ridicule parce que le racisme essentialiste n'est pas une invention africaine.

Sartre (encore lui) voit dans la négritude une descente orphique ; Fanon y voit la nécessité d'une cure analytique, un *complexe existentiel* à détruire. Car la Négritude est d'abord une parole. C'est un acte poétique qui transforme un sujet servile en un sujet parlant, « parler, écrit Fanon, c'est exister absolument pour l'autre ». Jean-Paul Sartre (1961) écrit : « Il n'y a pas si longtemps la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cent millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient ». La société coloniale, en son principe, ne connaît pas le dialogue, car l'Autre est supposé sans discours propre.

Pour Sartre et Fanon, *la négritude est pour se détruire ; elle est passage et non aboutissement , moyen et non pas fin dernière* -. Comme moyen elle

est également douteuse : elle n'a pas aidé les indépendances Africaines ni même la chute de l'Apartheid – ni non plus évité le génocide du Rwanda. Une histoire d'un monde Noir est un leurre qui fait obstacle à l'avènement d'une histoire du monde dont nous sommes tous part. Ce que Fanon appelle *La ruse d'un monde noir*

Maryse Condé écrit que « la négritude prend pour postulat de base un mensonge, le pire mensonge de la colonisation ». Dans des formules fortes et fanonniennes, elle souligne : « Or le nègre n'existe pas. L'Europe soucieuse de légitimer son exploitation le créa de toutes pièces. Puisque c'est l'Europe qui a fabriqué le Nègre, revendiquer ce mythe comme son identité véritable, pis, s'en glorifier, reviennent à accepter l'Europe jusque dans les pires errements de sa culture ». (p413). Nous voici donc confrontés à une négritude qui n'en finit pas de disparaître. Elle poursuit : « Il nous semble simplement que la négritude va connaître un nouvel avatar et que nous n'en finirons pas d'être des Nègres ». (p 413).

Car en effet, par réciprocité, la négritude, la condition nègre, a bien entendu fabriqué le Blanc. Et ainsi donc, cette Négritude n'est pas simplement une affaire nègre, c'est une affaire commune née de la colonisation et dont la trace psychique n'en finit pas de disparaître. Les Blancs aussi sont dans cette névrose. En clair, tout bâton, toute chaîne, possède deux bouts aux points desquels se trouvent des sujets ; chacun dit sa version fragmentaire et imaginaire d'une même histoire réelle et commune ; Propero



et Caliban, le maître et l'esclave, occupent un même théâtre dans lequel se dit leurs discours enchaînés : il n'y a pas dans cette tragédie deux histoires, il n'y en a qu'une. Ainsi, il faut être deux pour se débarrasser de la Négritude. La Négritude n'est pas la tragédie du nègre seul, mais celle, nécessairement, du Nègre et du Blanc. Le théâtre est fini quand les deux protagonistes cessent d'être des objets en soi et pour soi, et se reconnaissent comme des sujets psychiquement divisés et contradictoires. La Négritude transforme les Blancs en sujets d'une histoire que les Blancs et les Noirs ont en commun. Ce n'est donc pas par le narcissisme de chacun que la Négritude se résout, car qu'est-ce que cette Négritude si les Blancs n'y jouent pas leur rôle ?

Il ne s'agit pas d'un simple face à face Blanc/Noir, mais une opposition de deux narcissismes : une négritude essentialiste/ et des blancs qui ne veut plus l'être.

Parlons un peu du temps.

*Le problème envisagé ici se situe dans la temporalité*

Le temps ne quitte jamais l'espace des signes. Il nous faut nous déprendre de nos habitudes de penser le temps de manière linéaire. Sur une ligne imaginaire, on place le passé à gauche, un point sans dimension pour le présent et une continuation en pointillés pour le futur. Pourtant, on a

remarqué depuis très longtemps que le passé et le futur sont des catégories du présent.

Pas besoin de Augustin, de Rabelais ou de Bachelard qui dit que *la durée est dans la grammaire* pour savoir que c'est en effet maintenant que je pense à hier ou à demain. Le futur ne vient pas après, mais pendant le présent et le passé pareillement.

Le passé et le futur se forment, se pensent et se disent dans un présent. Ou mieux, le présent qui précède est un passé dans le présent qui est. En d'autres termes, le présent n'est pas un point, mais une durée qui contient toujours du passé et du futur. Ainsi le passé et le futur changent parce que le présent change. Le passé est toujours un imaginaire transmué en valeurs

Le présent est l'espace du sujet en temps qu'il pense : l'espace de la mémoire et bien sûr celui de l'inconscient.

La vulgate métaphysique occidentale dont la conception du temps est linéaire voit l'histoire comme progrès ou déclin. Mais bienheureuse est la science de l'histoire qui, parce que le présent change, change de paradigme tous les 30 ans. L'histoire du monde est toujours à refaire.

L'histoire du monde ne peut pas commencer avant que ce monde ne se soit découvert. Avant cette « découverte du monde », il y a des mondes

dont certains sont en contact et d'autres qui s'ignorent. Dans les représentations qui précèdent la découverte des Amériques, et que nous révèlent la cartographie européenne de cette époque, le monde dans sa réalité physique, ses proportions, sa diversité humaine et culturelle n'est pas encore apparu. Par l'aventure de Christophe Colomb et celles des autres navigateurs, on passe de la pluralité des mondes, chacun vivant sa propre histoire, à une conception globale complète. A la pluralité des imaginaires se substitue une représentation unique, la planète Terre. L'avènement de ce monde désormais unique et clos entraîne la fin de l'autonomie des mondes et parfois leur fin pure et simple. Avant cette coupure qui installe par la conquête une même représentation planétaire, chaque monde partiel vit dans l'indifférence de l'autre et du grand tout qu'il ne connaît pas ; chaque monde se régit par un temps dont les repères d'origine et les modes de calcul sont différenciés. Pareillement, « l'étendue » se définit par ce que chacun appelle, plus ou moins mythiquement, le monde-connu. Au delà de ces limites se trouvent les gouffres interdits. Partout, avant la coupure, l'Autre est soit absent, soit relégué aux confins problématiques du connu. Ainsi, avant les découvertes des navigateurs européens, la planète se vit en solitudes éclatées,

Le monde comme Monde commence donc son histoire par un bouleversement des représentations de l'espace et du temps. Sur fond de tragédie guerrière, le commencement de l'histoire du monde (au sens planétaire du terme) s'inscrit comme une eschatologie, une fin des fins de

toutes les histoires. Avant le « choc », il y a des histoires, mais il n'y a pas encore de Monde ; après, il y a un Monde, mais il n'y a plus d'histoire.

En ces temps de la coupure (XVI<sup>e</sup> siècle européen), le monde apparaît comme un objet nouveau qui, à terme, s'imposera à tous (de gré ou de force). Ainsi, notre Monde, tel que nous le concevons aujourd'hui, est jeune ; c'est un objet neuf pour la conscience humaine : il n'est connu que depuis cinq cents ans. Le « choc » des mondes entrés en relation établit le monde comme « Un » et constitue le vrai commencement de son histoire. On lit dans une note du Discours Antillais : « *L'Occident n'est pas à l'Ouest, ce n'est pas un lieu, c'est un projet.* » [DA note p13]. Selon Glissant, l'Occident ne représente ni un peuple, ni un lieu, ni un repère cardinal, mais avant tout le champ historique d'un vaste projet politique et marchand. Pour l'Occident, la terre est un tout qui ne contient plus aucun lieux mythiques interdits. En une guerre de cinq siècles, l'Occident a cannibalisé la terre.

Dès le départ, le « projet Occident » se résume à un projet d'un type nouveau de colonisation et d'exploitation de la Terre, autrement dit, une mondialisation. Le projet Occident projette l'étendue comme un absolu. Cette étendue géométrisée et maîtrisée, monde sans confins ni extérieur n'a désormais plus « d'ailleurs » car au delà de l'étendue connue, c'est encore l'étendue et ainsi de suite jusqu'au retour au point d'origine du parcours. Celui qui dès le XVI<sup>e</sup> siècle connaît et maîtrise cette épure sphérique est désormais maître de la terre. Le projet Occident, quels que soient les époques et les régimes politiques, consiste à inscrire la totalité des mondes dans l'ordre

d'un monde particulier, « l'Un ». Ainsi sur la planète, il y a un monde se prend pour le Monde. Aujourd'hui, en cinq siècles, d'une manière ou d'une autre, violente ou non, tous les mondes ont été vaincus ou déstabilisés. Cette conquête achevée se nomme Le Monde, car désormais rien d'autre ne porte proprement ce nom. Certes, on parle par traces résiduelles et tropiques de monde arabe, indien, amérindien, etc. mais tout en sachant qu'il n'y en a qu'un qui puisse être à la fois métaphorique, métrique et valoir comme le Tout.

Et il y aura dans l'histoire tant de recouvrements, d'enchevêtrements, d'écrasement des cultures et des langues, heurts en tous sens et confusion des imaginaires sous l'irrésistible imposition unifiante de l'Occident, que les limites qui bornent les étendues culturelles vont peu à peu s'effondrer dans un flou que seul l'Occident semble maîtriser. Les nations x,y,z deviennent « nègres », les nations a, b, c deviennent « indiennes » d'abord sans le savoir. Voici une question qu'on trouve dans le Discours Antillais. « Le premier africain razié sur la Côte de l'Or » [DA p58] connaissait-il la Côte de l'Or et savait-il qu'il était Africain ? « Côte de l'Or » est le nom d'un désir qui n'est évidemment pas le sien. « Africain » est le nom pan-continental qu'on lui attribut quand il débarque aux Amériques du ventre du bateau négrier : il devient africain quand il cesse de l'être.

Ainsi, si les européens font la découverte du monde par les navigateurs et l'héliocentrisme de Copernic, les indiens et les africains font sa découverte par la guerre, le génocide et la traite. Le texte glissantien dit la rupture des

proportions des étendues, l'éclatement du temps mémoire, dans la barbarie, l'horreur et l'incommensurabilité de la mer pour les enchaînés des bateaux négriers.

L'histoire du monde n'existe pas encore comme histoire. Il nous faut renoncer à nos histoires locales, régionales, nationales si elles n'entrent pas dans le projet incommensurable de l'histoire du monde comme monde. E Said nous rappelle que plus de 85% de la surface terrestre a été touché par la conquête coloniale. Le déni d'aujourd'hui est celui de la reconnaissance d'une histoire commune. *Mais Il est plus facile de proclamer qu'on rejette que de rejeter réellement : Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir.*

Je ne m'excuse pas de ne pas être venu à bout, au bout de 20', d'une étude d'une névrose dont on sait qu'elle est cinq fois centenaire.

## Citations finales

OUI,  
L'homme est un OUI.

Mais c'est un NON aussi.

Non, au mépris,  
Non, au meurtre de ce qu'il y a de plus humain dans l'humain :  
la liberté.

Des tonnes de chaînes,  
des orages de coups,  
des fleuves de crachats  
ruissellent sur mes épaules.

Je sentis naître en moi des lames de couteau.  
Et plus violente retentit ma clameur.

Je suis nègre.

Mais je n'ai pas le droit  
de me laisser ancrer.

Non !  
je n'ai pas le droit de venir et de crier ma haine.

- pas le droit de souhaiter la cristallisation d'une culpabilité  
envers le passé de ma race -

Dois-je me confiner  
à la répartition raciale de la culpabilité ?

Non, je n'ai pas le droit d'être un Noir.  
- je n'ai pas le droit d'être ceci ou cela...

L'âme noire est une construction du Blanc.

Le nègre n'est pas, pas plus que le Blanc.

Je demande qu'on me considère à partir de mon Désir.

Je me reconnais un seul droit :  
d'exiger de l'autre un comportement humain.

Le malheur et l'inhumanité du Blanc  
sont d'avoir tué l'humain  
quelque part.

Le malheur du nègre  
est d'avoir été esclave.

Mais je ne suis pas esclave  
de l'esclavage  
qui déshumanisa mes pères.

Je suis homme  
et c'est tout le passé du monde  
que j'ai à reprendre.

- la guerre du Péloponnèse  
est aussi mienne  
que la découverte de la boussole.  
Je ne suis pas seulement responsable  
de Saint-Domingue -

La densité de l'Histoire  
ne détermine aucun de mes actes.

Je suis mon propre fondement.

Exister absolument.

Je n'ai ni le droit ni le devoir  
d'exiger réparation  
pour mes ancêtres domestiqués.

Pas le droit de me cantonner  
dans un monde de réparations rétroactives.

Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire

Il y a ma vie prise  
au lasso de l'existence.

Il y a ma liberté.



Il n'y a pas de mission nègre ;

pas de fardeau blanc  
pas d'éthique blanche,  
pas d'intelligence blanche.

Il y a de part et d'autre du monde  
des humains qui cherchent.

Ô mon corps,  
fais de moi toujours  
un homme qui interroge !